

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an 6 fr.
Six mois 3 fr.
Trois mois 1 fr. 50

BUREAUX: 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 8 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

LA TERREUR VERTE

CHIASSE DES JEAN-FOUTRE

Serrage de vis au Populo



La Terreur Verte!

Nom de dieu, nous en sommes à la troisième Terreur,

Si je compte bien, foutre !

Primo, nous avons eu la **Terreur Rouge**, celle de 93, qui, au dire des jean-foutre de la haute, a coupé le cou à des charibotées d'aristos.

En réalité, mossieu de Robespierre, et les bourgeois de la Convention coupèrent surtout le cou à Hébert, — saluez le *Père Duchêne*, les frangins! — à ce bon papa Chaumette, à Anacharsis Clootz, et à un tas de zigues à la redresse, qui, s'ils étaient encore de ce monde, fustigeraient les républicains actuels de sacrée façon.

Deuxièmo, on a eu la **Terreur blanche**. Celle-là tomba sur le râble de nos pateruels de 1815, après que l'ogre de Corse eut été expédié en colis postal à Saint-Hélène.

A cette Terreur on doit des foulditudes de crimes; dans les campluches les mères-grand racontent d'horifiques histoires de ce temps et, à ces récits, les cheveux des mêmes se dressent sur leurs caboche aussi droits et raides que des baguettes de tambour.

C'est à cette Terreur qu'on doit le saignement de Fualdès. Ce type-là, qu'on pourrait comparer à un socialo à la flan du calibre de Guesde, avait en 93, promis à des royalistes de sauver la citrouille de Charlotte Corday... Il posa un lapin aux royalistes...

Quand Buonaparte fut empereur, Fualdès devint un de ses larbins: on le bombardarda préfet...

Quoique ça, les aristos lui gardaient toujours un chien, — de leur chienne enragée.

Le jour où ils furent les maîtres de la situation, ils se vengèrent, nom de dieu!

Il assassinèrent Fualdès en le saignant comme un cochon.

Puis, après leur abominable crime, ne perdant pas la boule, ces honnêtes aristos lui barbottèrent tout son pognon...

Restons en sur cette horreur, pour ce qu'est de la Terreur numéro deux!

De celle-ci à la troisième, — que nous subissons actuellement, — y aurait mèche de classer quelques Terreurs qui ne sont pas piquées des hannetons.

Y a eu des terreurs sous le roi Riffard, Louis-Philippe;

Y en a eu sous la deuxième R. F., en 1848, après les journées de Juin;

Y a eu une affreusé terreur après la Commune de 1871, — la Seine coulait rouge, mille tonnerres!

Mais, nom d'un foutre, aucune n'a eu la couleur de la Terreur actuelle.

Aucune n'a fait la pige à la *Terreur verte* qu'on a depuis quelques jours sur le casaquin.

La Terreur verte, c'est la chiasse prenant terriblement aux fesses tous les matadors de la haute.

Leurs tripes se tortillent dans le ventre

et la trouille est si faramineuse que ça en dégouline dans leurs chaussettes.

Le résultat de cette terreur ça été le vote électrique d'une foultitude de lois de réaction, tellement canulantes qu'il ne va plus y avoir mèche d'ouvrir le bec.

Ces lois sont tellement serrées que les poissons qui, — comme chacun sait, sont mutets comme des carpes, — ne passeront pas eux-mêmes au travers.

Il n'y aura exception que pour les maquereaux, les moules, les huîtres et quelques autres espèces de races marloupières ou andouillardes.

—o—

Cré marmites, j'entends d'ici les camaros ruminer :

« Le Père Peinard, tourne bougrement autour du pot : pourquoi ne nous dégoïse-t-il pas, franc comme un sou neuf, son sentiment sur la marmite de l'Aquarium ? »

Ah, mes pauvres fistons, vous me demandez pourquoi ?

Eh bien, tout simplement parce qu'on vient de me scier la patte !

Si je me fous à pleurnicher comme un veau qui réclame à têter, les jean-foutre vont dire :

— C'est des larmes de crocodile ! Ça ne prend pas... Foutons lui le grappin sur le rablé.

Si j'ai l'air, — seulement l'air, — de ne pas être trop fâché de la chose, les mêmes fripouillards vont brailler :

— Le Père Peinard jubile : il fait l'apologie... il approuve... il est content... »

Et la conclusion sera toujours du même tonneau :

Serrage de vis !!

—o—

C'est qu'en effet, nom d'un foutre, à l'heure où je tartine, la gouvernance fout le dernier coup de fion à la loi de Terreur !

Malheur de malheur ! Avec cette loi les oiseaux eux-mêmes ne pourront plus pépier : lorsque la neige aura collé sur la terre sa couverture blanche, que les pauvres petiots ne s'avisent pas de crier famine, — sinon, gare à la flicaille !

Le premier chapitre de cette loi a été un coup d'étranglement sérieux contre la liberté, — ou soi-disant telle, — et vraiment pas méchante, de tartiner et de jaspiner.

Les autres chapitres vont venir ensuite...

Comme je n'ai nullement l'intention de me laisser prendre en fourchette, et que je ne veux pas tomber bêtasement sous le coup de cette chamelle de loi, je prends une cliée de précautions.

Ça va paraître gondolant à bien des camaros.

Hélas, on ne sait plus sur quel pied danser !

Qu'ils excusent le fourbi, mille diables.

—o—

Pour lors, je vas me contenter de coller sous le blair des camaros,

Primo, un récit des faits que je vas découper dans le torchon réac le *Temps* ;

Deuxièmo, j'y ajouterai quelques-unes

des ruminades que je vas piger de brie et de broc dans les quotidiens.

Sans plus barguigner, je commence, nom de dieu :

« Samedi, vers les quatre heures passées, y a eu à la Chambre, dans la direction de la tribune du Sénat, une détonation bruyante : le bruit, moins sec qu'un coup de pistolet, était plutôt celui d'une explosion que d'une arme à feu... une sorte de boule de feu un peu allongée, très brillante... Au même moment l'on voyait plusieurs députés de la droite, les uns renversés, les autres portant la main à leurs têtes et couverts de sang, notamment l'abbé Lemire, Lanjuinais et Leflet... »

Hein, le doigt de Dieu... que cet illustre invisible s'est encore fourré dans l'œil : pourquoi n'a-t-il pas tendu la patte pour écarter la bombe du seul raticchon qu'il y avait dans l'Aquarium ?

Il a eu d'autant plus tort, le père des mouches, que l'abbé Lemire a été le seul dépoté sérieusement blessé.

Une bonne femme qu'a été mouchée un tantinet, raconte :

« Qu'elle avait écouté Mirman... Au moment où il descendait de la tribune, j'ai vu une grande lueur. Alors j'ai cru qu'à la Chambre on brûlait ainsi des « chandelles romaines » pour les orateurs qui parlent bien... »

Cette chandelle romaine était une bombe.

« Les députés qui ont été blessés par les éclats de la bombe sont au nombre d'une trentaine environ. La plupart n'ont été que très légèrement atteints... Voici la liste de ceux qui se sont fait connaître :

L'abbé Lemire, — Boucher, député des Vosges, — Cazenove de Pradines, de la Loire-Inférieure, — Drake del Castillo, d'Indre-et-Loire, — Comte Lanjuinais, du Morbihan, — Baron Gérard, du Calvados, — le baron Reille... et quelques autres égratignés... »

Georges Berry, un gros patapouf qui, ayant expérimenté la R. F. et l'ayant trouvée pour le moins aussi mouche que la royauté, a viré à l'opportunisme, a fait une déclaration d'un loufoquisme tour-eiffellesque :

« Je suis convaincu que tous les individus présents dans la tribune publique, d'où la bombe a été lancée, étaient complices de l'auteur de l'attentat... A onze heures du matin j'avais vu vingt ou trente individus faisant déjà queue pour entrer.

Un peu avant quatre heures, c'est-à-dire quelques minutes avant l'explosion, une dame a vu au coin du pont de la Concorde un groupe d'une quarantaine d'individus assez mal vêtus, qui regardaient le Palais-Bourbon et semblaient attendre quelque chose. Qu'attendaient-ils ? Étaient-ce des compagnons, prévenus par celui ou par ceux qui avaient prémédité l'attentat, et voulant voir le résultat de la tentative?... »

Pauvre Georges, la chiasse t'avait foutu une sacrée berlue ! Tu voyais trente-six mille chandelles, hein, vieil hippopotame ?

Je continue à citer le *Temps* :

« Pendant toute la soirée les abords de la Chambre ont été très animés... Entre sept heures et neuf heures, quatre arrestations ont été opérées :

Un individu, nommé Louis Reynaud, récemment réformé du service militaire avec une pension de 600 francs, ouvrier mécanicien, a été arrêté au moment où, faisant allusion à l'explosion, il s'écriait : « A la bonne heure !

ce frère-là n'a pas manqué son coup ! » Un autre individu, Léon Paillot, journalier, demeurant rue de Tilsitt, a été envoyé au Dépôt pour avoir crié : « C'est pas dommage qu'on fasse sauter un peu les députés ! »

Les deux autres arrestations opérées sont celles des nommés Georges Delavot, dix-sept ans, garçon brasseur, habitant Clamart, et Delpeuch, garçon boucher, demeurant boulevard de la Gare, qui tous deux ont tenu des propos par lesquels ils approuvaient l'attentat commis à la Chambre. »

—o—

L'auteur de l'attentat, Auguste Vaillant, se trouvait encore dans la salle quand les lourdes ont été bouclées.

Comme il était blessé lui aussi, au nez et à la patte, on l'a trinquillé à l'Hôtel-Dieu, et c'est dans la nuit qu'il déclara avoir fait le coup. Voici ce qu'en dit le *Temps* :

« Dans le cours de l'interrogatoire que lui ont fait subir ce matin le procureur de la République et le préfet de police, Vaillant dit Marchal, a donné avec complaisance une description détaillée de l'engin dont il s'est servi. C'est une petite marmite en fer qu'il avait achetée au bazar de l'Hôtel de Ville ces jours-ci ; elle contenait des clous dont on a, en effet, trouvé quelques-uns dans la salle des séances du Palais-Bourbon.

Dans l'intérieur de la marmite se trouvait un tube étranglé au milieu. Ce tube contenait deux matières (acide picrique et prussiate de soude) séparées par un bouchon de coton imbibé d'acide sulfurique. L'acide rongeur le coton, les deux matières devaient, dans un temps donné, se mêler et déterminer l'explosion.

Il a également donné le détail des objets qu'on trouverait à son dernier domicile à Paris, rue Daguerre, 70, hôtel de l'Union, où il habitait sous le nom de Marchal. « Mais, a-t-il ajouté pour effrayer les magistrats, que l'on procède chez moi avec la plus grande précaution, si on va y perquisitionner, car on risque de sauter. On trouvera surtout une malle qui peut éclater. » A la suite de cette déclaration, MM. Roulier, Lepine, Meyer, juge d'instruction, Clément (il était alors midi) se sont rendus au domicile indiqué par Vaillant.

Celui-ci occupait en effet, depuis huit jours, une chambre meublée. Ils ont trouvé des clous semblables à ceux qui garnissaient l'engin, une marmite analogue à celle dont Vaillant s'est servi, mais qu'il n'a pas employée parce qu'elle était trop grande.

La malle dont il avait parlé a été ouverte avec un certain soin ; elle ne contenait aucun explosif. Tous ces objets ont été transportés à une heure de l'après-midi au Palais-de-Justice.

Rue Daguerre, Vaillant menait une existence assez mystérieuse, parlant très peu, il ne séjournait que rarement chez lui, ne faisait qu'y passer en quelque sorte. Avant d'habiter rue Daguerre, l'auteur de l'attentat a logé pendant quelque temps rue Sauval, 5.

Son attitude est celle d'un homme qui a délibéré l'acte qu'il a accompli ; il est fort tranquille, et il parle de l'abominable attentat qu'il a commis comme s'il s'agissait d'une action à laquelle il est absolument étranger.

C'est une opinion assez répandue parmi les agents qui surveillent les anarchistes qu'il peut avoir des complices ; mais à toutes les questions qu'on pose à Vaillant à ce sujet, il répond invariablement :

— Ne cherchez pas de complices ; je n'en ai point. C'est moi seul qui ai fait le coup. C'est moi qui en revendique la responsabilité.

Aussitôt la nouvelle reçue des aveux de

Vaillant, un des collaborateurs du *Temps* est parti pour Choisy-le-Roi.

Auguste Vaillant habite rue de la Raffinerie, à Choisy-le-Roi, depuis quatre mois. Il occupe au 2^e étage de l'immeuble portant le numéro 17, un petit logement assez propre, dont les fenêtres s'ouvrent sur un jardin. Le propriétaire que nous interrogeons d'abord ne nous donne que des renseignements favorables sur son locataire.

Vaillant, assure le propriétaire, est un garçon très rangé et très travailleur. Il était employé à la maroquinerie de M. Petitpon. Son loyer était de 6 francs par semaine, qu'il payait régulièrement. Il vit avec sa femme et sa petite fille; cette dernière est âgée de dix ans. Il y a une quinzaine de jours, Vaillant me demanda de ne plus payer son loyer à la semaine, mais au mois. Il m'expliquait à l'appui de sa demande, qu'il avait trouvé à Paris une place de contre-maitre et qu'il ne serait payé que chaque fin de mois.

Personne ici, ajoute le propriétaire, n'a rien à reprocher à Vaillant. Il était très estimé de tous, et, ce matin, sa femme voyant qu'il n'était point rentré de la nuit, lui qui était d'une parfaite régularité, vient me faire part de son inquiétude. Comme je lui annonçais que d'après les journaux son mari avait été blessé dans l'attentat de la Chambre des députés, elle me dit :

« Voyez-vous, il est si bon qu'il se sera fait blesser pour d'autres, car il ne rêve que le bonheur de ses camarades. Il m'avait annoncé, en effet, qu'il devait aller à la Chambre, son contre-maitre lui ayant donné une carte d'entrée. »

En me parlant de la sorte, ajoute en terminant le propriétaire, Mme Vaillant se mit à pleurer abondamment.

Nous avons vu ensuite Mme Vaillant, Mme Vaillant est à peu près complètement sourde et ce n'est pas sans peine que nous parvenons à nous faire comprendre. Son premier mot est celui-ci : « Il est blessé n'est-ce pas ? » Sur notre demande elle nous fournit les renseignements qui suivent :

« Je ne suis pas mariée avec Vaillant. La petite fille que vous voyez-là et qui s'appelle Sidonie, n'est pas ma fille, mais bien la fille de sa femme légitime qui est actuellement en Amérique, ou Auguste est resté environ trois ans en qualité d'instituteur et où il avait de très nombreuses relations. Mon nom à moi est Marchal.

« Vous pouvez croire, ajoute notre interlocutrice, que j'ai une grande peine de tout ce qui arrive. Il était si bon, si intelligent ! Il rêvait du bonheur de tous ! »

Mme Vaillant, ou plutôt Mme Marchal nous donne encore ce renseignement que Vaillant faisait partie, à Choisy-le-Roi, du Cercle philosophique dont il avait été même le fondateur.

Elle nous montre ensuite un paquet de photographies qu'elle a reçues par la poste dans la matinée et qui ont dû, nous dit-elle, lui être envoyées afin qu'elle les répartit dans sa famille.

Elle a ajouté que la boîte qui renfermait ces portraits était ouverte lorsqu'on la lui a remise et qu'un de ces portraits a dû disparaître. Nous regardons ces photographies.

Vaillant y est représenté de face. Il est vêtu d'un pardessus avec un épais collet en astrakan. Il porte la barbe et la moustache courte. Très brun, il tient la tête haute. Son regard est fixe, à ce point même qu'on dirait des yeux d'illuminé. Il semble plus vieux que son âge.

Eh foutre, faut que je m'arrête là-dessus; je passe aux ruminades pondues par quelques journaliers.

Dans le *Journal*, François Coppée, un académicien, qui se donne des allures d'épicemar et de rapetasseur de savates, a pondu, dimanche matin, une tartine où je pige les becquets suivants. Parlant des bouffe-galette, il dit :

Ils ne feront pas leur *med culpa*, soyez-en sûrs. Ils ne se diront pas que, depuis près d'un quart de siècle, le régime parlementaire n'a rien ou presque absolument rien fait pour les souffrants de ce monde; qu'aucun des promesses des vieux programmes d'avant la guerre n'a été tenue; que le spectacle de l'impuissance — et souvent de l'improbité — donné par le monde politique, a été scandaleux; que la loi sur les retraites des ouvriers, par exemple, est dans les cartons depuis deux ans; qu'ils ont perdu leur temps à satisfaire leurs plates ambitions et à s'agiter dans leurs basses intrigues! que, dans les circonstances les plus solennelles, — comme dans les affaires du Panama, — justice n'a pas été faite; que jamais un souffle généreux, un courant de bonté n'ont emporté leurs cœurs du côté des pauvres; que les plus honnêtes d'entre eux n'ont jamais gouverné que dans un intérêt de parti, tandis que certains — et il y en avait un bon nombre — ne songeaient qu'à tripoter et à emplir leurs poches; et qu'eux tous, les politiciens, pris en masse, sont l'objet du mépris et de la méfiance de tous les honnêtes gens.

Ils ne se diront pas cela, tenez-le pour certain. Mais, pris d'épouvante, ils voudront épouvanter; terrorisés, ils feront de la terreur. « A mort, le fou furieux ! » Ce sera leur cri : « A mort le fou ! A mort quiconque n'est pas pour la mort du fou ! »

Encore une bombe ou deux, et gare à la loi des suspects !

Et la prochaine bombe ne tardera pas à éclater. Qui sait ? C'est peut-être pour demain. Rien n'arrête les fanatiques...

Mille tonnerres, les députés n'ont pas attendu une bombe ou deux ! C'est illico, subito, sans démarrer qu'ils ont baclée la loi des suspects !

Lundi ils se sont attelés à ce turbin. Casimir Périer, le gros capitalo d'Anzin, leur avait maché la besogne !

Un nom sinistre que celui de Casimir ! Déjà sous le roi Riffard, le paternel du ministre actuel avait salement attigé le populo... Le fils ne veut pas démeriter du père !

Il est monté à l'égrugeoir de l'Aquarium, et sans donner aux bouffe-galette le temps de souffler, il leur a ordonné de voter une loi comme depuis cent ans y en a pas eu en France !

Vous croyez que les députés ont eu deux liards de sang, et se sont rebiffés sous le fouet ?

Ah ouat ! Les bouffe-galette sociaux eux-mêmes n'ont rouspété que pour la frime.

S'ils avaient eu un peu de moëlle, ils auraient illico donné leur démission.

Tralala ! Perdre leurs 25 balles?... Courir le risque d'une nouvelle élection?... Vous les couperiez plutôt en trois ou quatre morceaux !

Quels masturbés que ces cocos-là !

Mais foutre, ils n'ont pas pour deux sous de jugeotte. En admettant même qu'ils n'aient pas le cœur de donner leur démission et de lâcher ce ratelier, s'ils avaient eu seulement un peu de nez, ils auraient collé des bâtons dans les roues

de la discussion, se seraient accrochés à la tribune et auraient jacassé sans déceffer pendant des heures et des heures !

Au lieu de ça, ils ont protesté pour la frime... gentiment. On les aurait dit tout à fait d'accord avec la majorité.

Bien mieux, ils avaient un chouette argument à donner, du moment qu'ils en pincet pour la légalité : la représentation n'était pas publique, conséquemment pas valable ! Ils n'auraient eu qu'à s'esbigner en chœur, donnant ça pour raison... C'est les majoritaires qui auraient fait une sale bobine !....

Ouais, tout ce que je dégoise, c'est comme si je pétais dans une c'arinette !

Pour mener à bonne fin la moindre de ces foutaises, fallait un tantinet de poil, — et aucun des bouffe-galette socialards n'en a gros comme la tête d'une épingle !

Or donc, les dépotés qui, en temps ordinaire, sont plus clampins que les limaces et n'arrivent jamais à accoucher d'une loi qui semble — je dis *qui semble* — utile au populo, n'ont pas lambiné :

En une demi-heure, ils ont baclé la loi contre la presse !

Aïe donc, oup, grande vitesse ! Ils ne se sont même pas donné la peine de savoir ce qu'il y avait dedans.

Puisque Casimir leur disait de voter, ils ont obéi.

Et on a vu ce coup espatrouillant : la Triperie sénatoriale plus libérale que l'Aquarium et demandant de souffler 24 heures avant de donner son approbation à la *Terreur Verte* !

—o—

Rochefort a fait remarquer dans son *Intran* que la marmitade de l'Aquarium est arrivée juste huit jours après le refus de l'amnistie.

Basile Guesde s'est montré plus chiasseur que d'habitude.

Par exemple, bougrement moins tocard a été Allemane qui a répondu à un journalier ce qui suit :

Nous ne pouvons ni blâmer ni encourager la manière de voir des anarchistes, nous gardons nos idées et ne nous occupons pas des leurs.

La Société est pourrie, car le capital bourgeois étrangle le prolétaire; il est incontestable que l'argent est le maître de l'ouvrier comme de l'employé.

Vous comprenez bien, ajoute le citoyen Allemane en s'échauffant, que bien que nous ne partagions pas leurs idées, il ne nous appartient pas de juger des hommes comme Ravachol, Mathieu, Vaillant et tant d'autres qui jouent leur tête pour le triomphe de leurs idées.

Quelles que soient les mesures prises par la société bourgeoise, il est certain que des attentats semblables à celui dont vous êtes venu me parler se répéteront bientôt, ce sera la réponse aux vexations que les socialistes seront obligés de subir; certains exaltés de notre parti ne tarderont pas à se transformer en anarchistes; il est des malheureux, vous le savez, pour lesquels la vie n'est qu'une lutte continuelle contre la faim, ceux-là surtout sont à craindre, car ils ne demanderont pas mieux que de marcher de l'avant pour le triomphe de leurs frères.

Sur ce, les camaros, je vais poser ma chique ! Et je vas ruminer pour pouvoir

la semaine prochaine vous expliquer en quoi consistent les nouvelles lois qu'on vient de nous coller sur la margoulette.

MARTYRE D'HOPITAL

Les fistons ne sont pas sans avoir entendu jacter d'hypnotisme, de magnétisme et de spiritisme.

Qué qu'il y a de vrai dans toutes ces machines ?

C'est difficile à dire, nom de dieu ! Y a tellement de fumisterie que ça me fait loucher.

Pour ce qui est du spiritisme, y a foutre pas à barguigner : c'est de la loufoquerie numéro un ! Toutes les visions que prétendent avoir ces oiseaux-là avec des bougres qui perchent dans la lune ou les étoiles, c'est du ma-boulisme tout pur.

Y a une chose sûre, c'est que si les histoires qu'on raconte (même les plus épatantes), sont véridiques, bien loin de prouver l'existence d'une âme, comme le voudraient les spirites et les saltimbanques, ça prouve justement le contraire.

Qué qu'on nous débite couramment ?

Qu'un type ayant endormi une autre personne peut lui introduire dans les boyaux de la tête tout ce qu'il veut. Si bien que, même après être éveillé, le somnambule obéira encore à son magnétiseur.

Y a pas, foutre, si on avait une *âme* comme le voudraient les andouillards, cette demoiselle ne se laisserait évidemment pas monter le job d'aussi sale façon. Donc, si ce qu'on raconte existe, faut en conclure que notre carcasse est une mécanique qui ressemble à une machine à vapeur : en guise de charbon on s'empiffre de bidoche et autres mangeailles et c'est l'électricité ou quelque chose d'approchant qui nous fait manœuvrer.

Les bons bougres vont se demander où je veux en venir avec cette tartine, voici :

Y a des birbes qui prétendent qu'on peut endormir quelqu'un, lui ordonner d'aller crever la paillasse à un mossieu qu'on lui indique, et faire cela après son réveil.

D'autres prétendent qu'il n'y a pas mèche d'aller si loin...

Un des médocastres qui sont de ce dernier avis, Gilles de la Tourette, a été la semaine passée, salement mouché par une pauvre bougresse qu'on avait martyrisé à la Salpêtrière, sous prétexte de faire des expériences sur elle.

Illico, y a des types qui ont conclu que c'était là un crime hypnotique : qu'un savant fasse de l'idée opposée avait voulu prouver, par le fait, à Gilles de la Tourette, qu'on peut ordonner à un magnétisé de tuer, ... et que, une fois éveillé, le magnétisé obéit sans faire de magnés.

Ça peut être ça, ... mais foutre, m'est avis que c'est pas ça du tout !

Cette histoire me paraît bougrement plus simple ; voici :

En radinant à sa turne, Gilles de la Tourette trouve une pauvre femme qui, sans barguigner lui réclame 50 balles.

« Pourquoi vous donnerai-je 50 francs ? s'es-clame le vise-au-trou.

— Pourquoi ? Le voici : Je suis Mme Kamper ; j'ai été autrefois en traitement à la Salpêtrière ; les médecins, sous prétexte de me soigner se sont livrés sur moi à une telle tripotée d'expériences qu'au lieu de guérir mes nerfs, ils m'ont rendue plus malade que jamais. Depuis que je suis sortie de leurs griffes, j'ai été incapable de travailler. Il est donc juste que ceux qui m'ont mise dans l'impossibilité de travailler subviennent à mes besoins... »

Turellement, le médecin voulut la calmer avec des boniments, mais la bonne bougresse ne l'entendait pas de cette oreille. Comme il se préparait à la foutre à la porte, la malheureuse sort un six-coups et tire sur le médocastre. Heureusement pour lui, sur les trois balles tirées, une seule l'a mouché, — et pas bien fort.

Illico, Mme Kamper a été entoillée.

—o—

Mille dieux, y a pas à tortiller, ce crime là est un crime de misère !

Y a pas à chercher la petite bête, nom de dieu ! Le magnétisme n'y est pour rien.

Depuis belle lurette la pauvre ouvrière était sans turbin ; son marchand de sommeil l'avait foutue à la rue, et c'est simplement grâce au bon cœur d'une autre ouvrière qu'elle avait dû de ne pas refiler la comète.

D'ailleurs, y avait bougrement longtemps que les idées de vengeance lui trottaient par la boussole !

Une de ses camarades d'atelier a raconté que déjà, l'an dernier, quand elle se mettait sur le chapitre de la Salpêtrière, elle débitait une chiée de menaces contre tous les médocastres de cette abominable turne. Elle leur en voulait à mort à tous...

Jusqu'ici elle s'en était tenue aux paroles.

Pourquoi ?

Parce que jusqu'ici elle avait à peu près soufflé !

Mais, le jour où elle n'a plus eu un pélo en poche, plus un quignon de pain, plus un abri, toute sa haine a bouillonné et elle s'est vengée.

Au quart-d'œil qui l'a interrogée de suite après son arrestation, pas étonnée pour deux liards, elle a, sans s'épater, répété ce qu'elle avait dégoisé à Gilles de la Tourette :

« Je suis entrée à la Salpêtrière l'année dernière, au mois d'août. J'y suis restée six semaines. Les médecins ont profité de ma maladie nerveuse pour se livrer sur moi à des expériences qui ont aggravé mon état et m'ont mise dans l'impossibilité d'exercer mon métier de couturière... Je suis allée chez Gilles de la Tourette, comme je serais allée chez un autre médecin ayant été en fonctions à la Salpêtrière... »

—o—

Cette pauvre bougresse est-elle la seule victime des vise-au-trou ?

Ah foutre, quelle veine si elle était la seule !

C'est par centaines qu'on compte les prolos, hommes et femmes, qui, dans les hospices, servent de sujets d'expériences.

C'est sur eux qu'on essaie les remèdes nouveaux.

S'ils en claquent, tant pis !

S'ils en restent malades le restant de leur vie, tant pis encore !

La chair de prolos abonde !

Mais foutre, je ne pense pas qu'il y ait d'expériences plus atroces que ces bondieu de fourbis magnétiques qui détraquent complètement des malheureuses ouvrières, peu ou prouh hystériques.

Pas besoin de dire que quand il arrive des avaros à ces *sujets*, on se garde bien de le clabauder dans les quotidiens.

C'est à peine si, de ci de là, on apprend quelques-uns de ces « accidents... ».

Ainsi, y a huit jours, à propos de Mme Kamper, on a appris qu'une malade sortie de la Salpêtrière, est devenue folle au bout de trois semaines ; elle est à Sainte-Anne....

D'autre part, on m'a raconté ces jours derniers qu'une autre de ces pauvres martyres est au pieu depuis trois semaines, par suite d'une atroce expérience de magnétisme faite sur elle.

Le remède à ces horreurs ?

C'est foutre pas les bouffe-galette de l'Aquarium qui l'ont dans leur sac, mille tonnerres !

Ce qu'il faut, c'est que la Société soit assez chouette agencée pour que tout le monde bouffe à sa faim.

Quand on en sera là, y aura plus de pauvres filles obligées de subir le martyre de l'hôpital en retour d'un quignon de pain.



Juste au moment de me foutre en train de torcher ma babillarde, j'apprends la nouvelle de la dynamitade de l'Aquarium ; le taf des dépotés se sauvant comme une tapée de lièvres ; la rodomontade de l'Auverpin Dupuy faisant des nasardes au saint, une fois le péril passé.

Ohé, les puants journaloux ! Les sales marlous de chieurs d'encre, ce que vous allez gueuler à la barbarie ! Ce que vous allez essayer de faire passer les anarchos pour des sans-cœur et des monstres ! Ce que vous en baverez du dégoûtant venin contre les bons bougres !

Et pourtant, mille dieux, si on lit seulement vos flanches de la huitaine passée, à moins d'être gourde comme deux douzaines de bourriquets, on s'aperçoit aisément que vous avez trente six poids, et davantage de mesures, et que votre garce d'indignation est faite sur commande.

Bien oui, vietdaze ! C'est y pas vous autres qui, dans vos sales putains de feuilles publiques nous donnez la diablerie de description d'un effroyable engin de guerre qui va s'étrangler au Brésil ?

« Et pourquoi faire au Brésil ? » vont me dire les camarlouches qui ne savent pas où perche ce bougre de pays, ni la raison pourquoi on s'y tamponne.

Or donc, les aminches, faut que je vous dégoïse qu'en ce patelin des Amériques du Sud, après avoir foutu à la porte, comme un malpropre qu'il était, leur vieille moule d'empereur, les bourgeois en guinguette proclamèrent la République.

Y a de ça quatre ans, pécaïré ! Et depuis y a passé beaucoup d'eau sous le pont : un président a été démantibulé, un autre est venu, et aujourd'hui un troisième larron veut lui chauffer sa place.

Les deux sales jean-foutre qui se disputent l'honneur d'être le mec des mecs, c'est Peixoto, un galonard de l'armée de terre (le Carnot actuel du Brésil), et l'autre qui veut l'être, l'amiral de Mello, un galonard de l'armée de mer.

Y a déjà belle lurette que ce dernier type emmerde l'autre grande largeur, par le bombardement de Rio de Janeiro. Aussi, nom de dieu, le maréchal a décidé de riposter à l'amiral.

Et pas en lâche, tonnerre de Brest ! Des Etats-Unis il a fait venir des canons à dynamite, en a chargé son bondieu de vaisseau *Le Cid*, et foutre de foutre, ... largue ! en avant arche, sur la flotte insurgée !

« Et quoi que c'est, ce canon à dynamite ? »

Je vas illico vous en faire la description :

C'est pas de la gnognotte, sandi ! Sa garce de gueule peut vomir des charges de 25 kilos de nitro-glycérine à une distance de 5 kilomètres, et de 250 kilos à une distance de 2,500 mètres.

Et c'est pas seulement une petite charge de rien, comme celle qui dernièrement a été chapardée près de Zurich, que la charogne de *Cid* apporte. Nanni pas, crédiu ! Mais la petite bagatelle de 100 projectiles : autrement dit, dix tonnes de nitro-glycérine empilées dans sa cale.

Tant et tant, vingt dieux, que le marloupier, inventeur du sacré canon à dynamite, un capiston de l'armée yankee, n'a pas osé s'embarquer avec, craignant de sauter en l'air kit-kif un bouchon de champagne.

Par une seule décharge du terrible canon, le plus malin et le plus robuste des cuirassés peut-être foutu en capitolade, — et même, cré pétard, sans seulement être touché ! Suffit que le projectile tombe dans l'eau à une distance de 13 à 14 mètres du bâtiment pour que tout saute comme une merde.

Hein, les journaloux de malheur, ça pue-t-il pas la barbarie cette salope d'invention là ?

Je crois que si, foutre de foutre ! Et pourtant vous en rendez compte en deux temps et trois mouvements comme d'un triomphe rupinskoff de la science moderne, — sans pas plus vous en émouvoir que de la crevaisson d'un mistouffier au coin d'une borne.

Pas une anathème contre les jean-foutre brésiliens !

Vous ne criez à l'abomination de la désolation que lorsque des bons bougres se rebiffent avec des armes plus émoussées contre leurs charognes d'exploiteurs.

Et pourtant, mille bombes, quelle est la guerre la plus logique, la plus juste, la plus sainte.

La réponse n'est pas douteuse, capet de dious, mais les journaloux n'ont, en fait de logique que celle du porte-braise.

Pas plus pour les dynamités de l'escadre insurgée du Brésil que pour les écrabouillés de Santander ils n'auront une larme.

Mais, macarel, quoique rudement masturbé par vos flanches dégueulasses, le populo n'est cependant pas si bête que vous le croyez : il ne coupera pas dans vos bourriques de boniments.

Le père Barbassou.

Mes pauvres camaros, le vieux campluchard, sans la moindre provocation, avait été pourtant plus explicite ; mais comme je ne veux pas donner un semblant de raison aux jean-foutre de la haute, qui sont aux aguets pour tordre le cou au caneton, j'ai collé des points partout où y avait, — non pas qu'éque chose de violent, mais simplement une phrase qui pourrait être mal interprétée.

En outre, comme la place me manque, je remets à la semaine prochaine sa tartine sur la Sicile, promise y a quinze jours.

CHOUETTE! TOUT VA BIEN!

Au jean-foutre Paul Leroy-Beaulieu.

Depuis quelques jours y a plus de Question Sociale, nom de dieu !

Le populo de France est heureux que ça fait peur ; il s'est foutu à gober les patrons, les dépotés, toute la grosse légumerie.... Comment ce grand amour lui a poussé dans le ventre ? Vous m'en demandez trop, foutre !

Pour prouver aux aminches que ce que j'avance est tout plein véridique, je ne puis mieux faire que de coller nature la babillarde suivante.

Père Peinard,

Je me suis levé ce matin pour aller aux Halles, avec cinq francs en poche ; cet argent était mon unique et dernière ressource.

J'ai acheté du poisson qui, avec mes faux frais, me revenait juste à cent sous ; je restais donc sans un sou avec ma marchandise qu'il fallait vendre.

M'étant arrêté un instant sous une porte cochère du faubourg Saint-Denis, l'agent 311 me fit déguerpir et je filais sans rien dire lorsque, dans une rue avoisinante, une femme m'appelle pour m'acheter du poisson ; je ne fus pas plus tôt arrêté que le même sergot, qui me pistait, me pria de le suivre chez le quart d'œil. J'avais eu le temps, néanmoins, de vendre 2 poissons pour cinq sous. Chez le quart d'œil on m'a tout volé, poissons et panier, sans espoir, aucun, de restitution.

Me voilà donc à la tête de quatre sous, c'est tout ce que je possède pour vivre. Je n'ai plus rien, plus aucune ressource, et pourtant il est défendu de mendier, de voler, de coucher dans la rue.

Faut-il que je me suicide ou que je vole ? Tel est le dilemme que je me pose. Ou alors, ne voulant pas mourir de ce fait, car je me trouve en droit de légitime défense, faut-il que j'imite ?

G. J..., rue de la B...

P. S. — Je trouve que voilà de drôles de défenseurs de la propriété, qui réduisent un malheureux à crever de faim, en lui volant sa suprême et dernière ressource.

Eh oui, mon pauvre fieu, c'est comme ça ! On te vole, on t'assassine, et si t'as le malheur de faire de la rouspétance, on te serre la vis.

Faut même pas te plaindre, nom de dieu !

Ne t'avise pas de dire que la société est mal bâtie... Tu sais, maintenant, y a des lois et elles ne sont pas faites pour les richards, paraît-il : s'il te prends fantasia d'ouvrir le bec, même rien que pour te plaindre, on te salera dans les grands prix.



RATICHON PROTÉGÉ

Angers. — Il s'en passait de rudement sales dans les jésuitières du patelin : depuis à peu près trois ans, un ratichon nommé Laire, défonçait les gosses avec un chic particulier.

Il avait été sous-off dans l'infanterie de marine : probable qu'il avait obtenu son grade en se mettant au service des gradés et réformé pour cause de déboitage du postérieur.

Mon salaud ne vit qu'une chose : se foutre curé pour empapaouter à son tour.

A cet effet on le colla dans une jésuitière, l'externat Maurice, ou on fourre les loupiots des ci-devant nobles et des bourgeois qui se sont enrichis en volant le populo.

Tout allait pour le mieux, sauf qu'il y avait deux jours de chômage : la boîte fermant le jeudi et le dimanche il ne pouvait faire ses sagouineries ces jours-là.

Pour lors il décroche du turbin dans une autre jésuitière, au cercle catholique : il graisse la patte à un des deux directeurs, paye une bouteille de trois-six, à l'autre, un soulard de gros calibre, — et obtient d'enseigner ses saloperies aux gosses qui fréquentaient la turne.

Le pot aux roses a fini par se découvrir.

L'autre semaine, y a eu des plaintes au roussin en chef, qui vivement, s'en va raconter la chose aux frocards et leur dit : « Faites « décaniller votre curé, vite ! vite !... Il n'est « que temps.... »

Voilà comment Laire a joué de la fille de l'air ! Pour viatique, on a vidé dans sa profonde tous les troncs du denier de St-Pierre.

Quand le cochon fut loin, toute la rousse s'est foutue en mouvement : on a fait une descente de justice, avec un médecin qui fait partie de la boîte. Tous les faits ont été reconnus archi-véridiques !

Nom de dieu, voilà qui devrait rendre les

parents bougrement prudents. Mais voilà, ils se figurent que la gouvernance a l'œil sur ces écuries à cochons.

S'ils savaient qu'il n'en est rien, — et qu'au lieu de foutre le hola, elle encouragerait plutôt ce défoncement des gosses, afin de préparer une génération d'avachis, — sûrement ils seraient moins gnan-gnan.

Ils feraient eux-mêmes la chasse à ces porcs d'ensoutanés.

PHILANTROPIE ET CHAPARDAGE

Il y a à Verdun un bain abominable où l'on fabrique des chaises, des meubles et de la menuiserie ; une soixantaine d'esclaves s'y esquintent le tempérament pour engraisser les singes Boudeau, Hippolyte et C^o ; trois ou quatre garde-chiourmes servent de bouledogues aux mecs, — et nom de dieu, il ne fait pas bon là-dedans !

Les prolos gagnent de 10 à 22 centimes de l'heure : trois ou quatre huppés arrivent à se faire leurs six sous ! C'est la dèche en turbinant, nom de dieu ! Y a pas plan de vivoter.

Outre qu'il n'y a pas plan de vivoter, on est canulé sur toutes les coutures : faut rentrer à la cloche comme un régiment de tourtes, — sinon on est engueulés, foutus à l'amende et affichés sur une grande bête de tableau collé au beau mitan de l'atelier.

Ce bondieu de tableau est foutu bien en vedette pour faire rougir les frangins en retard de cinq minutes.

Nom de dieu, s'il n'y avait que le coup du tableau, les prolos s'en foutraient pas mal !

Ce qui est plus sérieux et plus dégueulasse c'est les chapardages légaux emmanchés par les patrons : Si un bon bougre s'amène dix minutes en retard on lui raffe les 50 minutes qui restent de son heure, — il faut qu'il trime à l'œil ce temps-là.... sans compter la petite amende, qui est bougrement amère, nom de dieu !

Y a aussi un rabottage de galette pour une grosse caisse de secours et d'accidents. Seulement, si on pige un atout, les trois premiers jours de maladie ne comptent pas, le dernier non plus, ainsi que les jours de fête ; de sorte que, sur une semaine de maladie on palpe juste 30 sous, — trois jours à dix ronds chacun !

Hein, les camaros, voilà de la riche philanthropie ?

Allez donc ronchonner que les patrons ne sont pas les anges gardiens du populo ?

Hélas, j'ai pas encore fini la kyrielle des fourbis canulatoires de ce bain :

De même que pour s'emplir il faut abouler de la galette, les honnêtes patrons du bain veulent qu'on crache pour vider sa vessie et débouarrer sa pipe.

Et foutre, c'est pas dans des chiottes qu'on se vide ! Non, les chiottes, ça coûterait trop cher à construire : la Meuse est là pour un coup.

Moyennant un sou par semaine on a le droit de se vider dans son sein.

Un pétard, quoique ça ne soit pas grand chose... c'est toujours un sou, nom d'un foutre !

Voilà comment, par une foulditude de mic-macs plus puants les uns que les autres les patrons arrivent à faire honneur à leurs affaires.

Ils s'enrichissent avec la belle monouille suée par les turbineurs.

Aussi ce que les bons bougres soupirent après la Sociale !

TOILES CIRÉES

Bourges. — Un bain où les prolos ne sont pas à la noce, c'est celui des Chedinard où l'on fabrique des toiles cirées.

Les pauvres bougres, qui turbinent dans ce bondieu d'usine, les *hannetons*, comme on les appelle, gagnent de trente-cinq à cinquante sous pour dix heures d'un travail de forçats.

Les employés ne sont pas logés à plus chouette enseigne : les Chedinard obligent le postulant à travailler à l'œil pendant des mois, et quelquefois des années. Si le pauvre

Heu suit les cours de l'école de dessin, papa Chedinard, qui a du nez comme quatre, lui fait obtenir une prime de cent balles... ça remplace les appointements! De cette façon, le vieux youdi ne déserte pas les cordons de son boursicot et passe encore aux yeux des trous du cul pour un bon bonhomme.

Pour les voyageurs, c'est un autre fourbi : on les enjole, on leur promet des mille et des cents, un avenir tout en rose. Tout ça, c'est du chiquet! Mon salaud de Chedinard les roule en grande largeur et sinon à la première, tout au moins à la deuxième tournée supprime la braise promise. Puis, quand ils ont attiré la clientèle, on les saque sans galette, kif-kif des malpropres.

Il arrive même que le singe les embobine au point de leur faire signer des billets en garantie de ce qu'on lui doit. Car, c'est là le rigol-bochel! Le voyageur a trimé pour son exploitateur et n'est arrivé qu'à s'endetter.

Empocher du pognon par tous les moyens, voilà le dada des Chedin père et fils!

Ça durera jusqu'au jour où les pauvres exploités, ayant soupé de masser dans la toile cirée, se foutront à cirer le cuir à ces grippe-sous.

COLLECTIVACHERIES

Carmaux. — Les socialos à la manque qui font leurs choux gras à la Volière municipale, se foutent de la poire de leurs électeurs.

Lorsque ces animaux mendigotaient les votes du populo, ils gueulaient qu'ils appliqueraient le programme de Lyon qui porte en tête « suppression des octrois ».

Ah ouat, ce qu'ils s'en foutent de cette binaise!

Bien loin de couper la chique aux octrois, ces sacrés birbes vont en élargir le périmètre, pour augmenter le rendement.

Qui donc va y trouver du bénéf? Ça ne serait-il pas le goinfre Calvignac et sa sainte famille?...

Oh mais, plus espatrouillant!

Le syndicat des mineurs a trouvé un joint réformatoire tout à fait hurf!

Dimanche dernier, les gueules noires se sont réunis, et il a été décidé d'expédier en grande vitesse un loustic auprès des pouvoirs publics, afin qu'il leur réclame un dernier coup la journée de huit heures.

On a juré que c'était la dernière fois qu'on la réclamait... Ah ça, j'y coupe pas!

Y a eu du raffut, nom de dieu! Quoique ça, on a encore délégué pour cette besogne dégueulasse le perpétuel Calvignac... qui pour supprimer les octrois les agrandit!

Au lieu de se gonfler comme une baleine, ce sacré mec ferait mieux de relâcher autour de lui : il verrait des pauvres vieux d'au moins soixante ans trimer des seize heures par jour pour gagner quarante sous, — et cela au compte de la Volière cipale où il fait si chouette son beurre.

Oh là là, ces collectivaches sont des sales politicochons!

ÉVASION RATÉE

Troyes. — Des zigues à la redresse, Cati-neau, Massoubre et Mauduit, s'étaient foutus dans l'idée de faire concurrence à la gouvernaille et de battre monnaie pour leur compte.

Les grosses légumes y ont trouvé un cheveu et comme les bougres ne s'étaient pas alignés avec assez de prudence, ils ont été sucrés.

Y a de ça quèque chose comme trois mois. Le temps leur durait, je ne vous dis que ça, nom de dieu!

Pour lors ils ont tenté de se tirer des pieds de la prison de Troyes, où on les avait mis à moisir. Bons fioux, ils ont voulu en faire profiter d'autres détenus.

Hélas, leur coup a raté! et maintenant ils paient chaud leur désir de liberté.

Afin de jouer de la fille de l'air, ils avaient ficelé un gardien sans lui faire du bobo; ils l'auraient enveloppé dans du papier d'argent qu'ils n'y auraient pas foutu plus de délicatesse.

Ce qui n'empêche que, maintenant qu'ils sont vaincus, on les traite comme des barbares.

Les vacheries qu'on leur fait subir s'étendent même jusqu'à leurs copines : y a pas de sottises que ne leur fassent les gardes-chiournes. Un sale oiseau, le pipelet, soul comme une bourrique, est allé jusqu'à cogner la compagne Mauduit.

Cré pétard de sort, c'est y avec de pareils exemples qu'on veut adoucir nos mœurs?

Comme toujours, mille bombardes, les canards bourgeois font leur sale besogne et cognent ferme sur les victimes.

A l'un d'eux, les bonnes houggresses ont riposté par une babillarde tapée, dont je colle le principal passage sous les chasses des camaros.

Si l'on donnait à nos maris, en prévention, les mêmes douceurs qu'aux financiers condamnés, tel que M. de Lesseps qui, lui, pouvait embrasser ses enfants, même aller voir son épouse; si le régime était moins mauvais, peut-être que nos maris auraient attendu avec plus de patience le verdict du jury. Mais il n'en est pas ainsi, le régime est atroce et contraire à toutes les lois de l'hygiène, et jusqu'à ce jour on leur a refusé la douce joie d'embrasser leurs enfants. Or quand on aime sa famille comme nos maris aiment la leur, on est bien près de tout tenter pour aller près d'elle la défendre, la protéger et l'aider à vivre. Aux gros financiers condamnés on donne douceurs et satisfaction; aux anarchistes en prévention on refuse tout. Vos lecteurs jugeront.....

Compagne Cati-neau, 32, rue Saint-Aventin;

Compagne Massoubre, 32, rue Saint-Aventin;

Compagne Mauduit, 41, rue des Deux-Paroisses.

Eh nom de dieu, voilà qui est bien jacté!

Sur ce, que j'ajoute un mot : il me revient que les copines ne sont pas à la noce, dam, le croustillage est dur.

Si des bonnes bougresses ont des travaux de couture à faire, elles auraient rudement du nez en s'adressant aux compagnes en question.



Italie. — Cré pétard, le chahut se continue en Italie : la faim fait sortir les loups du sommeil, porco dio!

A *Giardinello*, le populo et une tapée de bons bougres du *Fascio* (Union des travailleurs), se sont entrés dans la Volière municipale et ont flambé toutes les paperasses.

Les bersaglieri, qui sont les troubades itali-gos, ont rapliqué et fait feu sur le populo; huit ou dix morts et une vingtaine de blessés, voilà leur sale turbin.

Seulement, y a une consolation, foutre; il paraît que les troubades ont mal interprété l'ordre de leur galonné.

C'est donc un assassinat carabiné qu'ils ont accompli.

Quoi donc qu'on leur fera, nom de dieu?

C'est bien simple : la prochaine fois on les soulera un peu plus pour qu'ils repiquent à nouveau au truc et massacrent le populo, — sans attendre d'ordres.

A *Palerme*, ça ne va pas mieux pour les crapulars de la haute; y a eu une manifestation; 4,000 bons bougres et bonnes bougresses s'étaient amoncés; ayant des dé-mangeaisons au bont des doigts, ils ont eux aussi chambardé la Volière municipale, flambé

les registres et foutu le feu à 18 guérites des gardes de la douane.

Et, cré dieu, c'est pas que dans la ville qu'il y a du grabuge, c'est aussi dans les patelins environnants.

A *Bitonto*, émeute itou! Le populo a fait cuire un douanier dans le bureau de police, avec toute la plante paperasserie policière.

Ah ça mais, c'est y donc que la Société est mal organisée chez nos frangins d'Italie?

En **Belgique**, à Bruxelles, les fistons de « l'Œuvre » ont donné une représentation de *l'Ennemi du peuple*, le chouette flambeau d'Ibsen qu'on a joué à Paris le mois dernier.

Coïncidence : à Paris cette représentation était arrivée juste après la dynamitade du *Licco* de Barcelone;

A Bruxelles, elle a eu lieu à la suite de la dynamitade de l' Aquarium.

Et ce que ça été applaudi, c'est rien de le dire!

Ça se jouait au théâtre du Parc. Dès la fin du premier acte, le populo ainsi que les jeunes bourgeois du parterre et de l'orchestre se sont foutus à geuler « Vive l'Anarchie ».

Après chaque acte, on a fait relever le rideau cinq à six fois pour applaudir. Tellement que les machinistes ont réclamé six pintes de faro pour se graisser le creux de la main.

Turellement, c'était pour applaudir qu'on faisait relever le rideau.

A la sortie, y a eu encore un repiquage à la manifestation : on a poussé des « Vive l'Anarchie », jusqu'à plus soif.

Pour ce qui est des roussins, y aurait pas eu mèche d'introduire un grain de mil entre leurs fesses : épatés d'un tel enthousiasme, ils ont laissé faire... et se sont ainsi peut-être évité quelques marrons aux petits oignons.

Mille diables, voici que l'Allemagne y va dar-dar elle aussi.

A *Berlin*, dimanche soir, y a eu une réunion d'anarchos : cinq cents bons bougres ou bonnes bougresses y assistaient.

C'est le grand torchon opportuneux, le *Temps*, l'organe du panamitard Hébrard, qui raconte le flanche. Voici ce qu'il dégoise :

L'anarchiste Hermann a déclaré que si, en présence de l'attentat de la Chambre française, les gouvernements prennent des mesures contre l'anarchisme, les anarchistes sauront y répondre.

Le cordonnier Koenig a exprimé la crainte que le gouvernement qui, en 1878, a décrété les lois contre les socialistes, ne soit tenté d'en faire autant maintenant pour exterminer les anarchistes.

Le fameux imprimeur Werner, qui a embrassé les théories anarchistes, a dit qu'il était inutile de montrer de la lâcheté, car le gouvernement ne fera aucune distinction entre les anarchistes théoriciens et les terroristes.

« La société bourgeoise, a-t-il ajouté, est responsable des attentats des anarchistes, qui répondent ainsi aux brutalités des classes dirigeantes. Ce n'est pas par des mesures répressives qu'on vaincra l'anarchisme. Les condamnations à mort, les déportations n'empêcheront pas les attentats. »

L'orateur a conclu ainsi : « Nous avons survécu aux lois contre les socialistes, nous ne nous laisserons pas abattre par les lois contre les anarchistes. »

Eh mais, foutre, quand on nous serinait, le *Temps* le premier, qu'en Allemagne y avait que des socialos à la manque du calibre de Liebecknecht ou de Guesde-le-foireux, c'était donc des menteries?

Il y paraît, nom de dieu!





Il vient de paraître un bouquin qui va rudement canuler les jean-foutre, les fripouillards, les culottes de peau et autres bandits.

C'est la *Psychologie du militaire professionnel*, par A. Hamon. (1)

C'est comme qui dirait un bouquin où l'auteur tâte le pouls au militarisme et lui fait tirer la langue pour reluquer si elle est fiévreuse.

Eh foutre, l'auteur arrive à des pronostications qui ne seront pas du goût des galonnards !

Il n'a pigé l'armée que dans sa vie ordinaire et laissé de côté les atrocités des guerres civiles : il ne parle pas des massacres de la Commune et de bien d'autres. — y a donc pas mèche de l'accuser d'avoir du parti pris !

Nom de dieu, dans le train-tram journalier de la caserne il se produit assez de brutalités et d'horreurs de tout calibre pour que Hamon ait pu arriver à cette conclusion :

« Le militarisme est une école du crime ! »

Jusqu'ici tous les abrutisseurs du populo, les chieurs d'encre à la solde de grosses légumes avaient seriné que c'est une école d'honneur... Sans prouver leur affirmation. Si tous ceux qui comptent dans ces ragougnasses pouvaient s'appuyer le bouquin d'Hamon, ils en seraient vite revenus, mille dieux !

—0—

Une autre chouette publication, c'est celle que vient d'entreprendre l'*Art Social*.

C'est un supplément où seront reproduits des affiches, placards et autres flambeaux qui, ayant été publiés pour une occase quelconque, disparaissent facilement de la circulation.

Le premier numéro a déjà paru avec le numéro de l'*Art Social* de novembre. Le second va paraître cette semaine (2).

—0—

A Bruxelles, un petit caneton qui n'a pas frié aux quinquets, le *Libertaire*, est sorti de sa coquille il y a un mois. Il paraît tous les quinze jours et ne coûte pas cherot : juste, deux centimes !

Ce que je lui souhaite, c'est que bec et ongles lui poussent et qu'il continue ce qu'il a commencé... à mordre dur sur les crapulards de la haute.

—0—

Sur les murs, deux placards rupinskoff ont fait la nique aux roussins :

Un, sur papier blanc, *En Russie*, est la reproduction d'une tartine de Tolstoï que le canard aristo, le *Fig*, publia il y a quelques semaines, sur le conseil de révison. Le militarisme y est croisé de chouette façon !

Le deuxième, sur papier rouge, *Réponse aux fascistes*, a bougrement fait loucher tous les salauds.

Quand les bourriques ministérielles ont réclamé aux bouffe-galette une rallonge à la loi contre la presse, ils en ont donné lecture.

« Vous voyez ce petit placard, eh bien, on le collait sur tous les murs ! bafouillait le ministre. Si on avait eu la loi qu'on réclame, on ne l'aurait pas collé... je le jure sur le clou que Dupuy a manqué recevoir dans l'œil !... »

Sacré menteur ! Bougre de jésuite ! Eh le ministre, faut pas nous la faire : tu sais très bien que ce placard a été clandestin, qu'il faisait la nique à toutes les lois, et que, conséquemment, les lois les plus crapulardes auraient fait autant qu'un lavement à la tour Eiffel.

(1) Un vol., 3 fr. 50, chez A.-L. Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince.

(2) L'*Art Social*, 5, impasse de Béarn, Paris.

(3) Le *Libertaire*, 39, rue Vonck, Bruxelles (Belgique).

Un chouette bouquin à l'horizon : *De la Commune à l'Anarchie*, par Malato.

Des souvenirs de la Nouvelle Calédonie, du retour en France et des histoires chouettes-suffardes sur tout ce qui s'est passé ces dernières années. Quand l'accouchement aura lieu, on recausera du bouquin.

COMMUNICATIONS

Paris. — Les compagnons qui estiment qu'il est nécessaire de s'entendre en vue de la propagande antipatriotique sont invités à la réunion du lundi 18 septembre 1893, salle Duprat, rue Ramey.

Ordre du jour : La conscription de 1894.

— Groupe la Jeunesse antipatriote du XX^e arrondissement, tous les samedis réunion à huit heures et demie salle Chaboche, boulevard Ménilmontant, 92.

— Tous les dimanches, les Sans-Patrie, club international, salle Tromas, 70, rue d'Angoulême, au premier.

— Très prochainement, grand Meeting public organisé par les *Libertaires*, salle du Commerce, 94, Faubourg du Temple. Entrée facultative.

N. B. — Un avis ultérieur fixera la date du Meeting.

Argy. — Dimanche, 17 décembre, à huit heures du soir, réunion publique salle Moigny.

Le dimanche 24, même salle, même heure, grande soirée familiale; chants révolutionnaires, poésies.

Cette. — Les anarchistes se réunissent tous les samedis soirs, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

Bordeaux. — Ne pouvant se réunir le samedi par suite des réunions organisées par lui, le groupe la *Jeunesse libre*, se réunira tous les jeudis à son local, 35, jusqu'à nouvel ordre.

Samedi, 16 décembre, à huit heures et demie du soir, réunion publique et contradictoire à la salle de danse Dupla, 98, rue Condorcet, près du Stand, quartier de la place Picard, aux Ghartrons. Entrée : 0,15.

Ordre du jour : Le peuple et la bourgeoisie. — Les anarchistes et les gouvernements.

Nice. — Le *Père Peinard* et la *Révolte* sont en vente chez Fossat, 31, rue Masséna.

Perpignan. — Dimanche 17 décembre, les compagnons sont invités à une causerie sur l'idée générale d'anarchie, au café Palau de l'Esplanade, de deux heures à cinq.

Vienne. — Dépôt général du *Père Peinard* et autres publications chez Moussier, rue Cuvrière.

En outre, le canard est en vente chez Perrier, marchand de journaux, cours Romestang; Prunière, rue des Serruriers; Arthaud, rue Pensard; Perrin, buraliste, quai de Gêse; Gallet, place Saint-Louis; Berthaud, rue Saint-Martin.

PETITE POSTE

L. St-Jammes. — T. Mézière. — O. La Couture. — G. Chalon. — B. la Machine. — L. Monceau. — P. Commeny. — R. Bézenet. — Z. Nice. — L. Nantes. — V. Couilly. — D. Rennes. — B. Roche. — C. Béziers. — P. Beaune. — D. Arzew. — A. Roubaix. — T. Linoges. — G. Paterson. — S. Tarare. — T. Bouchet. — J. Lons-le-Saunier. — D. Blanzay. — B. Trouville. — B. Spring-Valley. — B. Mirepoix. — H. Allais. — G. Marseille. — V. Chaux-de-Fonds. — D. Carmaux. — A. Cordes. — L. Havre. — V. Lille. — L. Reims. — B. Nantes. — A. Angers. — F. Amiens. — H. Aix-en-Provence. — H. Brest. — G. Constantine. — R. Arbois. — Z. Nice. — L. S. Buenos-Ayres; reçu règlement, merci.

— Les camarades qui correspondent avec Sébastien Faure sont priés de lui écrire *poste restante* à Marseille jusqu'à nouvel avis.

Le compagnon Sébastien Faure invite les camarades de Montpellier et de Toulon qui désirent pro-

fitier de son passage dans le Midi pour organiser une ou plusieurs conférences, à se mettre en rapport avec lui en lui écrivant à Marseille.

— Envoyer quelques exemplaires de la *Mistoufle*, à Raveau, à Buzençais, Indre.

— Jean Bossy est prié de donner son adresse ou de passer au bureau; très urgent, indispensable.

— G. Marseille : Quand il y aura des réunions donnez-les pour la propagande.

— *Postier anarcho* : Aie la bonté de me donner tous les renseignements que tu peux avoir ou te procurer sur le cabinet noir dont tu me parles, fonctionnant rue L... Le plus vite sera le mieux.

A. F. Ragnols. — Y a pas mèche d'insérer le flanche que tu as envoyé.

— Bernard Lécien est prié de donner de ses nouvelles à Guigon François.

— *Pour les détenus* : Collecte faite rue Barthélemy, Charleville, par des Sans-Patrie, remis par le copain Maillait, 1 fr. 50. — Barbaise, ex-gérant de l'*Emancipateur* 1 fr. — Totin, 0,50. — Anonyme, 0,25. — La filleule à Louise Michel, 0,25. — Total: 3 fr. 50.

EN VENTE

aux bureaux du PÈRE PEINARD

Chansons, avec musique, à deux ronds : Faut plus de gouvernement. — La mort d'un brave. — Le Chant des Peinards. — L'internationale. — Le droit à l'existence. — Y a rien de changé. — Le Père Peinard au populo. — Les grands principes. — Ce que nous voulons. — Les Conscrits insoumis.

Chansons à un rond, airs connus : Comm' c'est bon la vie. — Germinal. — J'n'aime pas les sergots. — Le Père Duchesne. — La Carmagnole Sociale et la Carmagnole des Mineurs (ensemble). — Prise de Possession ou Ouvrier prends la machine, etc. — Les Briseurs d'images. — Debout frères de misère (chant international). — Le Chant des Trimardeurs. Les Pieds plats (les deux Chansons ensemble). — Les enfants de la nature. — La Marianne. — La Bataille. — Les Jacques. — Le drapeau des révoltés. — Noël Misérable.

EN VENTE : LE SECOND TIRAGE DE

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

(avec de galbeuses histoires et de prédictions épatarouflantes pour 1894. An révolutionnaire 102.

TEXTE. — Ruminades sur le calendrier : ce qu'il est, ce qu'il doit être. — Prédictionnements généraux. — Numérotage des abattis de l'année, avec la concordance du calendrier révolutionnaire et du calendrier crétin. — Réflexionnements sur les mois. — Eclipses et marées. — Pourquoi et comment le père Peinard s'est bombardé journalier. — Prédictionnements anarchotes de Nostradamus. — La grande canule militaire. — La Ravachole, chanson avec musique. — Histoire d'un gosse et d'un œuf rouge. — Ça viendra, poésie. — Le loup et l'agneau. — Les Bons Brigands fin-de-siècle. — Jabotage sur l'Anarchie entre Bibi et un Fiston.

GRAVURES. — Couverture illustrée en couleurs. — Les saisons et les mois. — Le Père Peinard. — Capital et travail. — Les affaires, dessin de Willette. — La Patrie. — Ravachol. — Les garrottés de Xérès. — Portraits des anarchos de Chicago. — Les deux héritiers.

Prix de l'Almanach : 0,25 centimes Pour le recevoir par la poste adresser : 0,30 cent. aux bureaux du Père Peinard, 4, bis, rue d'Orsel.

En vente chez tous les libraires et aux gares des chemins de fer.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.



Le militarisme est une école du crime.

(Colajanni et Hamon).